

**KLOP USTINOV
LE PLUS INGÉNIEUX
DES ESPIONS BRITANNIQUES**

PETER DAY

KLOP USTINOV
LE PLUS INGÉNIEUX
DES ESPIONS
BRITANNIQUES

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Bruno Boudard*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Klop – Britain's Most Ingenious Secret Agent*

© Peter Day, 2014, 2015.

*The translation of Klop/The Bedbug
is published by arrangement with Biteback publishing.*

© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-464-7

REMERCIEMENTS

Ce qui s'annonçait au départ comme une tâche assez simple – rassembler les récits épars sur les exploits de Klop Ustinov dans le monde de l'espionnage et les modeler en une histoire cohérente – s'est progressivement mué en un voyage épique qui démarre sous la chaleur tropicale de l'Éthiopie du XIX^e siècle pour se poursuivre à travers la révolution russe et deux guerres mondiales avant de s'achever dans la toundra glacée de la guerre froide. Tandis que la saga gagnait en complexité et que ses ramifications s'étendaient, il devenait de plus en plus difficile de suivre la trace des nombreux personnages qui la peuplent, sans parler des incompréhensibles acronymes employés par les militaires ou les services de renseignement. Pour aider le lecteur à s'y retrouver, un glossaire des principales figures et organisations a été ajouté à la fin de ce livre.

Une grande partie des recherches préliminaires a naturellement été effectuée aux Archives nationales, à Londres, où le personnel s'est comme toujours montré patient et prompt à partager sa science. Je me suis aussi beaucoup appuyé sur les ressources de la London Library comme de la British Library ainsi que, dans une moindre mesure, sur le Musée impérial de la guerre, les Churchill Archives et la bibliothèque de l'université de Cambridge.

Je me suis rendu aux États-Unis, alléché par les investigations méticuleuses du professeur Richard Breitman et de l'Interagency Working Group, qui ont supervisé la publication de quelque dix millions de pages de documents, suite à la loi de 1998 autorisant la divulgation des textes relatifs aux crimes de guerre nazis, dont ils ont réuni les principaux dans un essai. J'ai été guidé au cours de ces quelques semaines fructueuses passées à l'annexe des Archives américaines de College Park, dans le Maryland, par quelques anciens membres enthousiastes de l'équipe qui m'ont apporté conseil et assistance.

Malgré toute la bonne volonté des professeurs de langue du Goethe Institute de Londres, ma maîtrise de l'allemand ne m'aurait pas permis de mener à bien ce travail sans le concours de Günter Scheidemann et de ses collègues de la salle de lecture des archives du ministère des Affaires étrangères allemand, à Berlin, lesquels n'ont ménagé ni leur temps ni leurs efforts, tout comme Marco Bin et ses confrères des archives du Land de Bade-Wurtemberg, à Stuttgart. Je remercie également le département des droits des archives de Stuttgart et de Ludwigsbourg de m'avoir accordé l'autorisation de reproduire certaines photographies. D'autres images proviennent des Archives nationales, du Musée impérial de la guerre, de l'agence Getty Images, de Mrs Elizabeth Head, et sont protégées par les droits d'auteur de la Couronne pour les archives gouvernementales. Les éditions Macmillan ont autorisé la citation d'extraits de *Klop and the Ustinov Family*, de Nadia Benois.

Mille mercis à celles et ceux qui, chez Biteback, ont contribué à la parution de cet ouvrage, en particulier Mick Smith, le responsable de la publication, ainsi que les éditeurs Hollie Teague et Olivia Beattie. Plusieurs amis de la famille Ustinov m'ont offert avis et soutien durant la période de recherche : Cathy Bazley, Emily Beanland, Owain Hughes, June Lewis-Jones et Liz Head, née Brousson, qui s'est montrée incroyablement prodigue de son temps et de son hospitalité. Je remercie tout spécialement Igor Ustinov, le petit-fils de Klop, pour m'avoir accordé le droit de reproduire des esquisses, jusqu'ici inédites, extraites des carnets de Nadia Benois, mais aussi pour ses encouragements et ses suggestions judicieuses.

Toutes ces personnes m'ont aidé à approcher la vérité sur mon insaisissable héros, mais elles ne peuvent être tenues pour

responsables des éventuelles erreurs et méprises. Il convient de toujours garder à l'esprit que les sources originales d'une grande partie de ce texte sont deux conteurs hors pair, Klop et son fils Peter, et qu'il est possible qu'ils aient, ne serait-ce qu'occasionnellement, cédé à ce péché mignon si souvent prêté aux journalistes : ne pas laisser une bonne histoire être gâchée par la trivialité des faits.

1

MAGDALENA

Personne n'aurait envie d'être appelé « punaise des lits ». Sauf Klop Ustinov. Le diminutif russe était plus amusant que le triste Jona, le prénom que lui avaient donné ses parents. Il avait la gueule de l'emploi, du haut de son petit mètre cinquante-huit, avec sa tête légèrement trop grosse par rapport à son corps et ses yeux globuleux vert pâle, qui déshabillaient sans vergogne toute jolie femme venant à traverser son champ de vision. Ajoutez à cela qu'il partageait avec le minuscule parasite cette faculté à apparaître, pas exactement sans y être invité, mais plutôt par surprise, dans le lit de nombre de celles-ci. C'était un espion bien réel qui avait davantage de maîtresses que James Bond. À l'instar de son homologue de fiction, c'était un homme qui appréciait la bonne chère et le bon vin. Mais contrairement à 007, il n'avait pas le droit de tuer. Sous son nom de code U35, sa mission était de séduire et de brouiller les esprits.

Ian Fleming, le créateur de Bond, et Klop Ustinov étaient contemporains. Lors de la Seconde Guerre mondiale, Fleming organisait la subversion en Espagne et au Portugal pour le compte du renseignement naval, tandis que Klop intriguait avec les agents doubles du MI6 à Lisbonne.

Sir Dick White, le seul homme à jamais avoir dirigé successivement le MI5 et le MI6, a favorisé la carrière de Klop

depuis ses débuts. Il le décrivait comme le plus ingénieux et le meilleur de ses éléments¹. Toute la question est d'expliquer comment et pourquoi il avait gagné de tels éloges.

Plusieurs autres pays pouvaient plus légitimement prétendre à sa loyauté. L'argent et la notoriété ne figuraient pas au rang de ses motivations. Il n'a jamais été riche, a toujours vécu au-dessus de ses moyens et aurait préféré mourir que tirer profit des multiples secrets qu'il détenait. Il n'a laissé aucuns mémoires. Pourtant, de toute évidence, il n'était pas spécialement secret ni même discret. Ses champs de bataille étaient les salons mondains d'Europe, son camouflage était l'art de divertir et d'amuser, son arme la plus puissante était son envoûtant talent de conteur : toutes qualités qui devaient faire de son célèbre fils, Peter Ustinov, un acteur, un réalisateur et un narrateur.

Nicholas Elliott, ami de Klop et collègue officier du MI6, pensait peut-être à lui lorsqu'il dressait la liste des talents requis pour réussir dans ce métier :

Ils devront être des personnalités à part entière, ils devront être humains et savoir se lier facilement, et enfin ils devront avoir un sens de l'humour qui leur permettra d'éviter le charabia ridicule de ceux qui entretiennent le culte exagéré du secret².

Il expliquait que le point principal était de savoir gagner la confiance des gens et d'arriver parfois à les persuader de faire des choses au mépris du bon sens.

Peter Ustinov dit de son père qu'il considérait l'existence comme un exercice superficiel, une étendue de glace fine sur laquelle patiner en exécutant des arabesques et des figures par pur plaisir. Klop aurait été d'accord avec Cecil Rhodes, qui déclarait qu'être un Anglais, c'est avoir gagné le gros lot à la loterie de la vie. Rhodes était un personnage éminent de l'Empire britannique. Pour Klop, la loterie de la vie trouvait ses origines dans deux autres dynasties impériales : la Russie et l'Éthiopie.

*

1. Tom Bower, *The Perfect English Spy*, p. 29.

2. Nicholas Elliott, *With My Little Eye*, p. 15.

Sur un plateau surplombant de mille deux cents mètres la vallée du Bechilo, le *Sébastopol*, un gros mortier de cuivre, tonna dans une déflagration clairement audible à trois kilomètres à la ronde. Inspirée dans sa conception par les canons russes qui avaient anéanti la charge de la brigade légère à Balaklava, cette arme était la plus puissante de tout l'arsenal de l'empereur Théodoros II.

Redoutable et imprévisible, le despote régnait sur toutes les terres de la fabuleuse Abyssinie – l'actuelle Éthiopie – après avoir vaincu les tribus rivales. Il était la dernière incarnation d'une lignée incertaine qui remontait aux temps bibliques du roi Salomon et de la reine de Saba. Il connaissait les circonstances du terrible massacre de Crimée et était à présent convaincu qu'il pouvait à son tour frapper d'effroi les tuniques rouges de l'armée britannique massée sur la plaine qui s'étendait devant Magdala, l'imprenable forteresse de montagne perchée à deux mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

En janvier 1868, quelque dix mille soldats britanniques et indiens, accompagnés d'environ trente mille personnels de soutien débarquèrent à la baie d'Annesley, sur la mer Rouge. Ils étaient sous les ordres du lieutenant-général Sir Robert Napier, vétéran des guerres anglo-sikhes, de la révolte des cipayes, des conflits à la frontière du Nord-Ouest et de la seconde guerre de l'opium. Il ne lésina pas sur l'équipement, emportant pour le transport des hommes quarante-quatre éléphants indiens, deux mille cinq cent trente-huit chevaux et seize mille vingt-deux mulets, auxquels s'ajoutaient trois cent mille tonnes d'armes et de provisions. L'expédition construisit sa propre voie ferrée et négocia le droit de passage avec les ennemis de l'empereur.

Les troupes combattantes de l'avant-garde effectuèrent une extraordinaire marche forcée de près de six cent cinquante kilomètres sur un terrain éprouvant. Elles traversèrent la vallée du Bechilo, malgré le manque d'eau, escaladant les flancs du ravin sous une chaleur écrasante, et les voilà qui se tenaient maintenant devant Magdala, implacables dans leur volonté de laver un affront véniel. Théodoros avait insulté la reine Victoria, dont l'immensité des possessions dépassait l'imagination du monarque.

Dans l'espoir d'établir des relations amicales avec Sa Majesté, il avait dans un premier temps tenté des ouvertures diplomatiques, auxquelles la souveraine avait offert comme seule réponse deux pistolets en argent guilloché. Jugeant que la réaction du Foreign Office manquait d'empressement et de respect, il prit en otage le représentant britannique. Charles Cameron passa ainsi plus de quatre ans en captivité. Il y fut rejoint par Hormuzd Rassam, l'émissaire envoyé pour essayer d'obtenir sa libération, ainsi que par des missionnaires, des artisans et des aventuriers européens, sans oublier divers princes mineurs issus de tribus adverses. Ces derniers étaient retenus pour maintenir l'asservissement de leurs peuples. Leur vie dépendait des sautes d'humeur de Théodoros, qui pouvaient s'avérer meurtrières, surtout s'il avait bu de l'alcool fort. Au rang des prisonniers blancs figurait Moritz Hall, un ancien soldat polonais, juif converti au christianisme, doublé d'un opportuniste qui avait accepté, sous la contrainte, de fabriquer le gros canon de l'empereur.

La légende veut qu'on l'eût enchaîné au mortier pour l'empêcher de s'échapper¹. Si tel fut le cas, il eut de la chance de s'en tirer vivant : la gueule de l'arme, qui avait un défaut, finit par exploser en faisant feu. L'empereur y vit un mauvais présage qui augurait de la chute de son bastion aux mains de la puissante armée rassemblée par le lieutenant-général Napier. Et Magdala tomba. Mais seulement après que Théodoros, dans un surprenant geste de clémence – il avait d'abord précipité les captifs indigènes du haut d'une falaise –, eut relâché tous les Européens. Avant cela, il avait vu une partie de ses troupes d'élite taillées en pièces par les canons et par les nouveaux fusils Snider-Enfield, lesquels étaient capables de tirer dix coups par minute. Ses soldats furent décimés alors qu'ils dévalaient de leur forteresse dans une ultime charge, désespérée, à la lance contre les positions britanniques. La fierté impériale ne pouvait admettre l'idée d'une capitulation. Théodoros avait cru que la libération de ses prisonniers et l'offre de mille têtes de bétail en gage de bonne volonté suffiraient.

Au bas de la montagne, ce samedi de Pâques 1868, s'étaient avancés soixante et un otages, accompagnés de cent

1. Peter Ustinov, *Dear Me*, p. 11.

quatre-vingt-sept serviteurs et de trois cent vingt-trois bestiaux. Parmi eux figuraient Moritz Hall, l'infortuné armurier de l'empereur, et sa femme, Wayzaru Walatta Iyassus, aussi appelée Katarina, fille d'un artiste allemand et d'une princesse éthiopienne. Le dimanche, une nouvelle venue vint grossir leurs rangs : Mrs Hall mit au monde une petite fille.

Au milieu d'un tel tourbillon d'événements historiques, cette naissance aurait pu passer inaperçue, mais le célèbre correspondant de guerre américain Henry Morton Stanley la signala à ses lecteurs. Dans son article, le bébé se prénomma Théodora, en hommage au souverain. Morton s'était-il trompé ou ses parents, pragmatiques, ont-ils plus tard changé d'avis ? Toujours est-il que l'enfant fut baptisée Magdalena. À vingt ans, elle épouserait un aristocrate protestant, russe de naissance mais de nationalité allemande, qui avait largement plus de deux fois son âge. Leur fils aîné sera Jona Ustinov, alias Klop.

En ce dimanche pascal, l'attention de Stanley se reporta bientôt sur la prise de la citadelle. Le tambour Michael Magner et le soldat James Bergin furent décorés de la Victoria Cross pour avoir mené l'assaut héroïque, perçant à la baïonnette les barricades d'épieux pour fondre sur les défenseurs découragés du bastion. Plutôt que de subir l'humiliation de la capture, Théodoros préféra se suicider avec l'un des pistolets de la reine Victoria. Ayant découvert ses réserves d'alcool, les forces victorieuses ne tardèrent pas à se déchaîner, pillant et mettant à sac la place, jusqu'à ce qu'enfin Napier rétablisse un semblant d'ordre¹.

La forteresse abritait de nombreux trésors religieux et impériaux, dont certains provenaient eux-mêmes de razzias opérées par Théodoros au fil de ses conquêtes. Ceux-ci furent cédés au plus offrant et rapportés en Angleterre. On peut en voir une partie au British Museum, au Victoria and Albert Museum et à la Royal Collection, legs tangible d'une aventure militaire durant laquelle nul territoire ne fut annexé, nul tribut exigé et nulle relation commerciale établie. Fils et héritier de Théodoros, le

1. Dépêche de Sir Robert Napier, 12 mai 1868, British Library, collection India Office, IOR/L/MIL/17/17/22 ; Henry Morton Stanley, *Coomassie and Magdala : The Story of Two British Campaigns in Africa*.

prince Alemayehou suivit l'armée britannique sur le chemin du retour, de même que sa mère qui succomba en route à la maladie. Alemayehou fut présenté à la reine Victoria au château d'Osborne, sur l'île de Wight, puis il reçut des leçons particulières de son gardien désigné, le capitaine Tristram Speedy, et une éducation traditionnelle de gentilhomme britannique – collègue privé de Rugby et école militaire de Sandhurst. Personnage triste et désorienté, il vécut à Leeds où il mourra à l'âge de dix-huit ans, victime d'une pneumonie. À la demande de la reine Victoria, il fut enterré dans la crypte de la chapelle Saint-George, au château de Windsor. Moritz Hall, sa femme et sa famille, dont la petite Magdalena, étaient eux aussi du convoi militaire qui avait regagné le site du débarquement, sur les rives de la mer Rouge. Personne ne pouvait le savoir alors, mais le destin de Magdalena l'inscrira elle aussi durablement dans l'héritage britannique. Sa famille s'établit en Palestine, dans l'antique cité de Jaffa, aujourd'hui rattachée à Tel Aviv, en Israël. Sa mère, Katarina, avait gardé ses liens avec l'Abyssinie où elle retournera en 1902 comme dame d'honneur à la cour de l'empereur Ménélik II et se liera d'amitié avec son épouse, l'impératrice Taytu. Le frère de Magdalena, David, deviendra conseiller d'État du souverain suivant, Haïlé Sélassié¹.

Le père de Magdalena, Moritz Hall, avait vu le jour en 1838 dans la ville polonaise de Cracovie, alors sous protectorat russe. Deux ans plus tard, naissait à Saint-Pétersbourg le futur mari de Magdalena, Platon Ustinov – ou Oustinoïf –, fils d'un père aux mœurs extraordinairement dissolues et d'une mère à la beauté exceptionnelle. Ils devaient leur fortune à Adrian Ustinov qui, à la fin du XVII^e siècle, s'était enrichi dans le commerce du sel de Sibérie. L'homme était issu d'une famille noble dont les armoiries représentaient un pressoir à sel, une aile d'aigle, une étoile et une abeille qui volait entre deux pousses de blé.

Le fils d'Adrian, Mikhaïl, élu domicile à Saratov, dans le sud de la Russie, sur le cours inférieur de la Volga. Par le jeu d'une faveur impériale, il obtint deux cent quarante mille hectares de terres sur lesquelles travaillaient six mille serfs. Mikhaïl eut à son tour cinq fils. Le cinquième, Grigori, installa sa superbe femme dans un hôtel particulier de Saint-Pétersbourg, tandis

1. Avraham et Toby Berger Holz, *The Adventurous Life of Moritz Hall*.

qu'il emménageait pour sa part dans une autre demeure de la même rue, où il pourrait laisser libre cours à ses penchants débauchés. Le petit déjeuner se composait de caviar, de saumon fumé, de porcelet, d'œufs durs, d'anchois, de hareng en saumure et de concombres salés, le tout arrosé de vodka et complété par un essaim de jeunes paysannes recrutées dans ses domaines de la campagne, qu'il entreprenait de séduire – séparément ou plusieurs à la fois – jusqu'à l'heure du déjeuner. Après cela, il pouvait se rendre au Moscow English Club, où seuls étaient admis les aristocrates, pour s'adonner toute la soirée à la boisson et au jeu. Face à une telle licence, son plus jeune fils, Platon, développa une fibre puritaine.

Platon semblait destiné à une carrière au sein du régiment de cavalerie des chevaliers-gardes, mais une chute de cheval à l'âge de vingt et un ans le laissa temporairement paralysé, avec une lésion aux poumons. Il prit la direction de la Méditerranée pour passer sa convalescence dans l'hôtellerie d'une mission protestante de Palestine, où il succomba tant aux prêches de Peter Metzler, un pasteur protestant allemand, qu'aux charmes de sa fille Maria. Il investit de l'argent dans la mission, puis invita l'ecclésiastique et sa famille à le suivre en Russie pour gérer ses propriétés. Avec l'obstination et le mépris des conséquences qui devaient caractériser toute son existence, Platon refusa de prêter serment d'allégeance au tsar, arguant du fait qu'il avait embrassé la religion protestante et qu'il ne pouvait donc simultanément jurer dévotion à l'Église orthodoxe.

Alors que l'immoralité personnelle, mais privée, de son père Grigori n'affectait nullement sa position sociale, le rejet public par Platon de l'un des piliers de l'État russe provoqua un scandale. L'exil et la disgrâce menaçaient. Il vendit sa part du patrimoine familial et émigra au royaume germanique de Wurtemberg, judicieuse initiative s'il en fut. En 1846, le roi Charles I^{er} avait épousé Olga, la fille du tsar. La reine Olly, comme elle aimait être appelée, accueillit Platon et lui accorda la citoyenneté. Ainsi, lorsque le Wurtemberg rejoignit la confédération d'États qui, en 1870, constitua l'Empire germanique, Platon acquit par accident la nationalité allemande.

Mais il ne s'éternisa pas dans la patrie qui l'avait adopté. Après s'être marié avec Maria Metzler, la fille du pasteur, il fit une bien pénible découverte lors de sa nuit de noces : il n'était

pas son premier amant. La plupart des maris de ce temps-là auraient été outrés par une telle révélation et, pour le puritain Platon, une faute de cette nature était impardonnable. Il la renia aussitôt, mais exclut pendant plusieurs années de divorcer. Sous le coup de l'indignation et de la honte, il revint en Terre sainte et créa son propre jardin d'Éden à Jaffa¹.

Grâce à la vente de ses possessions en Russie, le baron Platon von Ustinov était encore immensément riche, tant au niveau pécuniaire que patrimonial. N'ayant aucune confiance dans les banques, il emportait tout avec lui où qu'il aille. Il avait le plus grand dédain pour les affaires du quotidien et lavait son argent avant de s'en servir. Mais une fois à Jaffa, il investit dans l'immobilier sous la forme d'une belle demeure sise dans la colonie allemande, district dominé par la Société des Templiers, une secte protestante évangélique. Il aménagea autour de sa nouvelle maison un jardin botanique qui abritait cent soixante-dix variétés de fleurs ainsi qu'un zoo miniature, véritable havre de paix tant pour les touristes que pour les colons. Il distribua des dons pour la fondation d'un hôpital, d'un hospice et d'une école de filles.

Moritz Hall avait posé ses valises dans le même quartier et les deux hommes se lièrent d'amitié. Deux des fils de Hall ouvrirent un hôtel sur la propriété du baron, l'*Hôtel du Parc*. L'établissement se tailla rapidement une réputation qui lui valut d'être recommandé par les guides de voyage de l'époque, comme le Baedeker. En 1898, le Kaiser Guillaume II et son épouse Augusta y séjournèrent pendant leur visite en Palestine. Les annales racontent que l'empereur avait particulièrement apprécié l'air pur du jardin la nuit et le spectacle de la lune qui se réfléchissait sur la surface de la Méditerranée².

Platon ne se mêlait pas du tout de la gestion de l'établissement, préférant se retirer dans son bureau personnel avec ses livres. Il acquit ainsi une connaissance approfondie des langues anciennes, telles que l'amharique, le grec et l'hébreu. Il se consacra également à la philanthropie, permettant aux fidèles de la toute nouvelle Église évangélique luthérienne – parmi

1. Peter Ustinov, *Dear Me*, p. 10-11 ; Ejal Jakob Eisler, *Peter Martin Metzler (1824-1907)*.

2. Avraham et Toby Berger Holz, *The Adventuresome Life of Moritz Hall*.

lesquels Moritz Hall – d'utiliser une pièce de l'*Hôtel du Parc* pour se réunir, et il participa au financement de l'église de l'Emmanuel, qui se dresse toujours rue Beer-Hofmann. Un autre bienfaiteur de l'Église, le banquier allemand Johannes Frutiger, devint un ami proche. Celui-ci avait connu Platon lors de son premier passage à Jaffa, entre 1862 et 1867, et il lui renouvela son amitié à l'occasion de son retour dix ans après. Sa femme Maria ainsi que leurs enfants. Hermann, Adolf, Cornelia, Frederike et Bernhard, passeront à plusieurs reprises des vacances à l'*Hôtel du Parc*.

Platon avait fini par accorder le divorce à Maria lorsqu'il apprit qu'avec son dernier amant elle projetait de l'assassiner afin de pouvoir se remarier et recommencer sa vie en Australie. Ils avaient trafiqué le revolver que Platon gardait pour se protéger des cambrioleurs, de sorte qu'il lui explose à la figure à la prochaine utilisation¹. Il ne connut de nouveau l'amour que plus tard dans son existence, en épousant Magdalena.

La figure patriarcale d'un Platon sévère et barbu détonnait avec sa nouvelle épouse, jeune femme brune à l'air sérieux qui partageait ses profondes convictions religieuses. Une série de fausses couches les priva du bonheur d'avoir tout de suite des enfants. Enfin, le 2 décembre 1892, naquit le premier fils de Platon, Jona von Ustinov. Le père avait alors cinquante-six ans. Prématuré de deux mois, Jona pesait à peine kilo et Platon lui faisait boire du lait à l'aide d'un stylo-plume Waterman.

Avant d'être avalé par la baleine, Jonas, auquel l'enfant devait son prénom – avait désobéi aux ordres du Seigneur en embarquant à bord d'un bateau qui partait de Jaffa – la ville où résidaient désormais les Ustinov. Le garçon détestait ce prénom et, plus tard, il acceptera bien volontiers le sobriquet de Klop trouvé par son épouse russe, Nadia Benois.

Sur ses photos d'enfance, on a du mal à reconnaître les traits de l'adulte qu'il sera plus tard. Ses cheveux blonds étaient longs comme ceux d'une fille. Ses grands yeux vert pâle, si innocents, afficheront à l'adolescence un regard intense et averti. Même s'il eut par la suite quatre frères et sœurs, Jona fut élevé comme un enfant roi, comblé par un père qui oscillait entre rigueur et laxisme : intraitable au sujet des devoirs

1. Peter Ustinov, *Dear Me*, p. 10-11.

que lui imposait l'école de la colonie allemande, il lui offrait néanmoins un poney arabe, sur lequel Jona galopait comme un fou le long de la côte, terrorisant le voisinage.

Trapu, avec une longue chevelure bouclée qui flottait au vent et une barbe fournie, Platon menait une vie austère, végétarienne pour l'essentiel, et s'habillait souvent de blanc de la tête aux pieds (sauf sur la plage, où il se promenait entièrement nu). Il évitait les médicaments, mais pouvait descendre une bouteille de champagne pour se soigner de la grippe.

Il enseignait les affaires du monde à sa progéniture en lui lisant à voix haute le journal à la table du petit déjeuner. Dans ce foyer extrêmement pieux, Jona, qui avait hérité de son père son don pour les langues, apprit ses premiers mots d'anglais dans un populaire recueil de cantiques réunis par Dwight Lyman Moody et Ira David Sankey. Les enfants grandirent entourés de nounous russes, de domestiques arabes et d'invités qui parlaient français, allemand et anglais¹.

Jona suivit les cours d'un lycée de Jérusalem mais, à l'âge de treize ans, il fut décidé de l'envoyer au gymnasium de Düsseldorf pour y passer son *Abitur*, l'équivalent allemand du baccalauréat. Son jeune frère Peter marcha sur ses traces. Une chambre fut trouvée pour Klop dans la maison d'un *Hauptmann* (capitaine de l'armée) à la retraite et de sa femme. Selon les dires ultérieurs de Jona, le capitaine fut interné à l'asile après l'avoir pourchassé dans toute la demeure en brandissant un sabre, convaincu que son jeune pensionnaire était l'incarnation de Méphistophélès. Étant donné la réputation de petit diable du garçon, il n'est pas impossible qu'il y ait eu provocation de sa part. Platon avait conservé des liens avec l'Allemagne. La marraine de Jona était la Gräfin (comtesse) von dem Bussche-Ippenbourg, membre de l'une des plus anciennes familles aristocratiques du pays, et, jeune homme, il lui rendra visite dans sa propriété des environs d'Osnabrück. Après l'école à Düsseldorf, il fit un séjour à Yverdon-les-Bains, en Suisse, afin d'améliorer son français, avant d'entrer à l'université de Grenoble.

Son éveil à la sexualité fut précoce. Sur cette question, nous n'avons que sa parole, laquelle, de manière étonnante, a été

1. Nadia Benois, *Klop and the Ustinov Family*, p. 29-35.

fidèlement consignée – et en détail – par sa femme Nadia, qu’il régalaît du récit de ses nombreuses liaisons de jeunesse comme d’homme adulte. Ces histoires ne tiennent ni de la confession ni de la fanfaronnade, mais de la jubilation à narrer des exploits savoureux et elles sont presque de l’ordre du divertissement.

Nadia raconte comment, jeune garçon, il épiait par la fenêtre des voisins les filles qui se déshabillaient. À bord du bateau qui le ramenait à Jaffa après l’école, il perfectionnait ses techniques de drague et apprenait à apprécier les charmes variés des différentes nationalités. Il s’enticha en particulier d’une Écossaise rousse, pensionnaire dans une institution pour jeunes filles de bonne famille d’Yverdon, qu’il poursuivit de ses assiduités au point d’escalader un haut mur hérissé de tessons de bouteilles afin d’honorer un rendez-vous galant, sortant de l’épreuve ensanglanté, le pantalon déchiré, mais victorieux. En bon conteur, Klop prétendit l’avoir de nouveau rencontrée vingt-cinq ans plus tard, à l’occasion d’un dîner mondain à Londres, toujours aussi belle et célibataire. De telles coïncidences n’étaient pas rares dans les récits rétrospectifs de Klop sur ses aventures amoureuses.

Il compensait sa petite taille par le soin méticuleux qu’il portait à son apparence. Le jeune homme avait des cheveux bien coiffés et pommadés, des mains manucurées, des vêtements de coupe élégante ainsi qu’un monocle : un vrai dandy. Et ça marchait. À Grenoble, il courait non seulement après les étudiantes, mais aussi après la fille d’une riche châtelaine, Geneviève de La Motte. Il séduisit également celle de sa logeuse et eut avec elle pendant un an une relation passionnée qui ne s’acheva que lorsqu’elle tomba amoureuse d’un comte italien. Il y eut ensuite une étudiante bulgare et Klop affirmera que, bien des années plus tard, on lui présenta un diplomate de même nationalité qui se révéla être son fils.

Pourtant, selon Nadia, il se méfiait terriblement des femmes et dressait autour de ses sentiments un mur de protection pour éviter de s’engager sérieusement. Elle écrivait :

Il disait qu’en amour on accordait à son avis beaucoup trop d’importance aux sentiments. Il croyait au plaisir physique,

agrémenté de propos badins et saupoudré d'une pincée de romantisme¹.

Bien après, choqué par le comportement humiliant, à ses yeux, de son père envers sa mère, Peter, le fils de Jona, jugea néanmoins de façon plutôt magnanime que celui-ci n'était pas tant un coureur de jupons qu'un homme grisé par le côté fugace et imprévisible du jeu de séduction. Il n'avait pas le tempérament secret qu'exigeait une histoire d'amour sérieuse. Il était « un papillon voletant de fleur en fleur, un homme qui préférerait butiner les derrières plutôt que les pincer² ».

À Grenoble, en dehors de ses distractions féminines, Klop dut se préoccuper de gagner sa vie. Dès cette époque, il avait le goût des voyages, des rencontres avec les gens intéressants, hauts en couleur, et il aimait déjà être au centre de l'attention. La carrière diplomatique l'attirait et il partit pour Berlin afin d'y étudier le droit.

Il n'eut guère le temps de se plonger dans ses études, car une crise familiale le rappela à Jaffa. À force d'être le bienfaiteur des bonnes causes et des proches dans le besoin, Platon était menacé de ruine. Pour résoudre le problème, il fut décidé de vendre sa collection d'antiquités à une riche institution européenne. Il avait accumulé plus de mille cinq cents pièces, dont les plus anciennes remontaient à l'âge de fer : sculptures, poteries, récipients en argile, figurines de terre cuite, pierres précieuses, bronzes, objets en verre, scarabées égyptiens et pièces de monnaie. Au rang de ses trouvailles les plus remarquables figuraient des poteries palestiniennes du port d'Ashkelon. Platon s'était au départ concentré sur les inscriptions phéniciennes, mais il fut ensuite poussé par le désir de préserver l'art et les objets anciens juifs comme chrétiens des risques de destruction ou de dégradation par les populations musulmanes de la région. Il n'avait aucun bagage scientifique ou archéologique et il évitait les marchands pour acheter plutôt aux paysans pauvres, qu'il pensait ainsi aider financièrement.

Les Ustinov quittèrent la Palestine en 1913 et, après une courte halte pour confirmer la citoyenneté allemande de Platon

1. Nadia Benois, *Klop*, p. 37, *passim*.

2. Peter Ustinov, *Dear Me*, p. 46.

« du fait de son éducation protestante », ils emménagèrent à Shepherd's Bush, dans l'ouest de Londres. Klop fut désigné comme vendeur, chargé d'éveiller l'intérêt pour la collection non seulement à Londres, mais également à Paris et à Berlin. Un ami de la famille, l'armateur norvégien Karl Knudsen, qui avait pris la nationalité britannique et s'était installé à Londres, représenta les intérêts de celle-ci auprès du British Museum. Il avait rencontré pour la première fois Platon l'année précédente, à l'occasion d'une visite en Palestine, et il jugeait que ce fonds était unique. Les spécialistes du Moyen-Orient étaient favorablement impressionnés et le Louvre se montra intéressé, mais Platon, qui ne voulait pas disperser la collection, s'était laissé dire que Londres était le meilleur endroit où l'exposer et, si nécessaire, la vendre aux enchères. Knudsen s'arrangea pour organiser sa présentation au 59 Holland Park Avenue, domicile de Julian D. Myers, un riche grossiste de vêtements londonien.

Knudsen assura à Arthur Hamilton Smith, le conservateur du département des antiquités gréco-romaines du musée, qu'il ne tirait personnellement aucun bénéfice financier de la transaction et que Platon ne la vendrait pas avant que tous les acheteurs potentiels ne l'aient vue.

L'un des experts du British Museum, Wordsworth E. Jones, avait été visiblement stupéfié par ce qu'il avait pu admirer. Qu'un tel ensemble, qui comprenait des marbres grecs et romains en parfait état, ait été découvert en Palestine était à ses yeux exceptionnel et réjouissant, puisque la région n'avait jusqu'alors guère été fertile en objets de ce type. Parmi les œuvres grecques, un buste d'Alexandre le Grand réalisé par le sculpteur Lysippe et retrouvé à Tyr, dont on pensait qu'il représentait l'empereur dirigeant le siège de la ville, lequel avait duré sept mois. Au nombre des autres merveilles, il y avait un scarabée égyptien en jade ayant probablement appartenu à la fille d'un pharaon, épouse du roi Salomon. Jones n'oublia pas de féliciter aussi la baronne, qui avait emballé elle-même les centaines de pièces, dont aucune n'était arrivée cassée en Angleterre. Le tout équivalait « presque à un petit musée, une collection comme il est rare d'en voir à Londres apportée par un seul homme¹ ».

1. Wordsworth E. Jones, archives du British Museum.

Il en recommanda l'acquisition, mais le prix demandé par Platon était apparemment trop élevé. Elle fut finalement achetée par un consortium de riches Norvégiens influents. La plus grosse partie en fut entreposée, mais les objets les plus remarquables se retrouvèrent à la Galerie nationale d'Oslo¹.

Alors, après quelque cinquante années d'exil, Platon décida qu'il était temps de reprendre sa nationalité russe et il écrivit directement au tsar Nicolas II pour solliciter la permission de revenir sur la terre qui l'avait vu naître. Sa requête fut soutenue par l'ambassadeur russe à Londres, le comte Benckendorff, l'un des architectes de la Triple-Entente, l'alliance entre la Grande-Bretagne, la France et la Russie pour contrer les visées impériales du Kaiser Guillaume II.

La conséquence de cet accord, précipitée par l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo le 28 juin 1914, fut la Grande Guerre, qui déchira l'Europe et dispersa la famille Ustinov dans trois directions opposées. Les jours vécus à Londres avant le début des hostilités devaient être les derniers qu'ils passeraient ensemble.

1. Ilona Skupinska-Løvset, *The Ustinov Collection : The Palestinian Pottery*, p. 17.

LES GRENADIERS

Klop fut le premier à quitter le domicile familial de Londres, accompagné de son frère Peter : comme nombre de jeunes gens, ils furent gagnés par la ferveur patriotique du moment et foncèrent s'engager comme volontaires sans trop se préoccuper de la boucherie qui les attendait. Klop et Peter étant allemands, leur devoir ne les appelait pas aux côtés de Lord Kitchener et du roi George V, mais dans les rangs du Kaiser, sur le continent.

Pendant ce temps-là, le vœu de Platon fut exaucé et il retourna en Russie où, malgré ses soixante-treize ans, il était théoriquement toujours officier du régiment des chevaliers-gardes. Sa femme Magdalena et sa fille Tabitha, alors âgée de quatorze ans, le rejoignirent peu après dans un pays qu'elles connaissaient à peine et dans lequel elles ne tarderaient pas à se trouver démunies. Les deux cadets, Platon junior, onze ans, et Gregory, sept ans, furent laissés dans un internat de Londres. Ils étaient confiés aux soins d'amis riches et influents : le magnat Sir Karl Knudsen et son épouse, ainsi que des parents du banquier Johannes Frutiger. Norvégien de naissance, Sir Karl avait adopté la nationalité britannique et épousé une Écossaise, Anne Macarthur. Il joua un rôle capital durant la guerre par son étroite collaboration avec les

armateurs norvégiens, dont les flottes permirent à la Grande-Bretagne d'être toujours approvisionnée.

Né en 1895 à Bad Tölz, en Bavière, Peter, qui avait comme projet d'étudier la médecine, fut le premier à s'enrôler, le 7 août. Klop l'imita trois jours plus tard en s'engageant dans le 123^e régiment de grenadiers de la 5^e brigade d'infanterie du roi Charles I^{er} de Wurtemberg. De manière assez prétentieuse, il cita comme plus proche parent la Gräfin von dem Bussche-Ippenbourg. Elle, au moins, pouvait se targuer d'impressionnantes références allemandes, comparativement à ses propres parents, éparpillés dans des territoires désormais ennemis. Il commença sa carrière comme *Gefreite*, ou caporal, mais fut rapidement désigné pour l'avancement et, dès mars 1915, il devint officier subalterne avec le grade de *Leutnant*. Au son des hymnes, le régiment partit de son quartier général d'Ulm, bannières au vent, pour pénétrer en Belgique. Il suivait l'ancienne route romaine empruntée mille cinq cents ans plus tôt par Attila à la tête de ses hordes de barbares pour envahir l'empire de Valentinien III. Le roi des Huns avait marché jusqu'à Orléans, au sud de Paris, avant d'être repoussé lors de la bataille des champs Catalauniques. L'armée du Kaiser ne parviendra jamais aussi loin. À l'automne 1914, les troupes furent prises au piège dans le paysage primitif de la forêt d'Argonne, à l'est de Reims, où même les noms de lieux évoquaient la mort. C'était une guerre d'usure, éprouvante. Les combats se déroulaient dans des sous-bois impénétrables, au milieu des ajoncs et des fougères hautes comme un homme qui poussaient entre les chênes et les hêtres centenaires. Pour s'abriter, les soldats mettaient à profit le feuillage et se terraient dans des trous qu'ils avaient creusés. Ils devaient se battre pas à pas à travers la forêt et les tranchées pour avancer. Une photographie de l'époque montre Klop debout sur un coteau enneigé, les cheveux ras et le regard d'acier, vêtu de sa capote qui lui descendait aux chevilles. Au mois de janvier 1915, il avait participé à l'assaut sur la vallée du Dieusson, dans le bois de la Gruerie. En reconnaissance d'une conduite supérieure à ce qu'exigeait son rang, il fut promu au grade de *Leutnant* et reçut la croix de fer de 2^e classe. L'attaque du Dieusson coûta aux Français quelque trois mille hommes, environ trois fois plus qu'aux Allemands. Dans les

premiers mois de l'année 1915, l'armée française perdit près de trente mille soldats au cours de la bataille de l'Argonne. Commandés par le général Bruno von Mudra, les Allemands étaient en train de prendre le dessus. À l'été, leur artillerie concentra ses tirs et, pour la première fois, des obus au gaz furent utilisés tandis qu'un nouveau modèle de grenade apparaissait¹. Les grenadiers furent temporairement coincés sous un bombardement intense de l'artillerie française et, lorsque le feu se calma, le Kaiser leur rendit visite afin de distribuer des médailles pour bravoure. Durant l'automne, Klop continua à se distinguer par ses actions notables, qui lui valurent de figurer dans les annales du régiment. Un chef de section, Hans Speidel, remarqua Klop comme l'un de ces officiers subalternes qui, par l'indestructible camaraderie qu'ils avaient réussi à forger avec leurs hommes, permettaient de maintenir le moral des troupes, confrontées pour la première fois à l'horreur de la guerre mécanisée. Vers la fin de l'année, ils s'échappèrent enfin de la « forêt maudite », mais pour l'enfer encore plus grand des tranchées de la Somme. Ils avaient enterré derrière eux leurs compagnons d'armes morts au cœur d'un bois de chênes majestueux, gravant sur le tronc de l'un des arbres une inscription commémorative au nom du régiment. Avoir participé à la bataille de l'Argonne devint un titre d'honneur².

En qualité de correspondant de guerre du *Daily Chronicle*, Sir Arthur Conan Doyle séjourna avec les forces françaises qui combattaient au même endroit en 1916 et il écrivit ceci :

Au cœur d'une alternance de monts, de vallées et de plateaux, la grande forêt se compose d'arbres robustes, chênes, hêtres ou sapins, avec en sous-bois un épais enchevêtrement de fourrés. Le sol est constitué d'argile tendre, admirablement adaptée à la guerre de tranchées, de galeries et de mines – lorsqu'elle est sèche. En tant qu'observateur extérieur, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher le conflit dans cette région de durer encore un siècle sans résultat décisif. Ce qui s'y passe aujourd'hui est exactement ce qui s'y est passé l'année dernière. La seule différence est que

1. John Mosier, *The Myth of the Great War*, p. 158.

2. Hans Speidel, *Aus unserer Zeit : Erinnerungen*, p. 22-24.

les tranchées sont plus profondes, les abris plus solides, les tunnels plus longs et les charges d'explosif plus puissantes¹.

Klop s'était lié d'amitié avec Speidel, lequel deviendra militaire de carrière, servant durant la Seconde Guerre mondiale comme général et chef d'état-major en France ainsi que sur le front russe. Révolté par la politique raciale des nazis, il participera à la tentative d'assassinat d'Hitler en 1944. À la fin des années 1950, il sera nommé commandant en chef des forces de l'OTAN en Europe centrale. La relation entre les deux hommes sera forte et ne se démentira jamais au cours de leur existence.

Pour eux, l'année 1916 commença dans les Flandres, où ils avaient pour mission de tenir deux positions remportées de haute lutte qu'ils appelaient respectivement *die Große Bastion* (le Grand Bastion ou *The Bluff*) et *Doppelhöhe 60* – la fameuse colline 60 pour les Alliés. De là, ils pouvaient contempler les objectifs inaccessibles qu'étaient la cathédrale Saint-Martin et la halle aux Draps médiévale de la ville d'Ypres, qu'ils avaient occupée brièvement au début des hostilités, mais n'avaient jamais réussi à reprendre. Tout autour de la colline, ce fut pour chaque camp un véritable massacre.

La colline 60 n'était rien d'autre qu'un monticule artificiel de déblais générés par la construction d'une voie ferrée, et elle ne s'élevait que d'une soixantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Conquise par les Allemands le 10 décembre 1914, elle fut le théâtre d'une guerre souterraine pendant laquelle, en avril 1915, les ingénieurs et les sapeurs-mineurs britanniques percèrent sous les lignes ennemies des galeries qu'ils remplirent de plus de quatre tonnes d'explosifs. La déflagration qui s'ensuivit creusa un cratère gigantesque et projeta des débris jusqu'à cent mètres de hauteur.

Les Anglais subirent de lourdes pertes en tentant de défendre la position – la Victoria Cross fut décernée quatre fois pour une seule nuit de combats –, mais en mai 1915, après une attaque au gaz toxique, les Allemands reconquirent le site, désormais à peine reconnaissable.

1. *War Budget Magazine*, 13 juillet 1916.

Les premiers mois de 1916, le 123^e régiment de grenadiers s'accrocha avec détermination à ce qui restait de la colline 60, mais il fut chassé début mars de l'emplacement voisin appelé *The Bluff* (le Grand Bastion). Un barrage d'artillerie nocturne provoqua une hécatombe dans leurs rangs, ouvrant la voie à l'avancée de l'infanterie le 2 mars à 4 h 30 du matin. Les forces britanniques rapportèrent qu'une bonne partie des Allemands faits prisonniers n'avaient pas d'armes. Après ce revers, les grenadiers furent retirés du front et se virent accorder deux mois de permission au calme, dans les environs de Bruges, Gand et Ostende. La colline 60 ne fut regagnée par les Alliés qu'en juin 1917 après l'explosion, au commencement de la bataille de Messines, de quatre cent cinquante tonnes de mines sous les lignes ennemies, causant la mort de quelque dix mille militaires allemands dans une détonation si assourdissante qu'elle aurait, dit-on, été entendue jusqu'à Londres et Dublin.

À ce moment-là, il y avait belle lurette que les grenadiers avaient été déplacés sur d'autres zones de la boucherie. Alors que la bataille de la Somme fit rage pendant toute l'année 1916, ils furent dépêchés en juillet aux villages de Guillemont et de Combles pour en assurer la défense. Une fois encore soumis à des bombardements continus, ils se virent contraints à se réfugier dans les anciennes catacombes de Combles et, lorsqu'ils durent finalement battre en retraite en août, ils abandonnèrent dans les cavités de nombreux camarades morts ou mourants.

Les grenadiers s'étaient donc de nouveaux enterrés, en face du bois des Fourcaux, non loin de Guillemont, où était installé un quartier général divisionnaire de l'armée allemande. Ils étaient constamment attaqués par les Britanniques, menés par des officiers à cheval après des tirs d'artillerie qui ne laissaient que poussière et décombres. Le pire de ces barrages d'artillerie fut sans doute celui du 17 au 18 août, qui se poursuivit vingt-six heures durant. Les hommes du 2^e régiment de Highlanders d'Argyll et de Sutherland lancèrent l'assaut, soutenus par les lance-flammes, mais, entre le tir nourri des mitrailleuses allemandes et la pluie d'obus alliés, qui ne cessa pas même lorsqu'ils atteignirent le lieu des combats, ils furent forcés de rebrousser chemin¹. Dans ce paysage désolé, terril fumant où

1. LB-W(S) M411 Bü813.

nulle vie végétale n'avait survécu, les grenadiers furent invités à se rendre, mais ils refusèrent, alors même qu'ils avaient perdu les trois quarts de leurs hommes et qu'ils ne possédaient plus que quelques mitrailleuses et une bien faible réserve de munitions. Ils ne se replièrent que fin août, avec tous les honneurs, mais leur lutte avait été vaine. Guillemont tomba aux mains des Alliés quinze jours plus tard¹.

Un être aussi délicat que Klop n'était pas vraiment fait pour la boue et la crasse des tranchées. Aussi avait-il dû accueillir avec soulagement la possibilité de suivre une formation dans la nouvellement créée Luftstreitkräfte, l'aviation de l'armée allemande. Lui et son frère Peter n'avaient pas combattu côte à côte. Ce dernier avait commencé au sein du 1^{er} régiment de Wurtemberg avant de rejoindre Klop au 123^e en mai 1915, puis d'intégrer le 127^e en février 1917, mais il allait effectuer la même formation que son frère. Klop ne tarda pas à s'apercevoir que l'image prestigieuse d'un aviateur en uniforme ouvrait la voie à des conquêtes autrement plus agréables que les affrontements les tommies dans les tranchées. Ainsi qu'il le confia plus tard à son épouse Nadia, « il pouvait sans le moindre effort avoir toutes les femmes dont il avait envie ». Il lui expliqua que Peter et lui s'arrangeaient pour être invariablement cantonnés dans des châteaux dont le propriétaire avait au moins une fille superbe. Il lui raconta sans vergogne comment son frère et lui se partageaient les demoiselles, et qu'il s'était même permis des relations à trois avec deux sœurs. Au mess des officiers, il déployait ses talents d'artiste et d'amuseur, jouant du piano, imitant les chanteurs anglais, français ou allemands les plus populaires, se liant d'amitié avec des gens haut placés qui lui serviraient plus tard dans sa vie.

Sur le terrain, tandis que le conflit se concentrait autour de Messines et de Wijtschate, les Britanniques entamèrent à la mi-mai un bombardement massif de dix-sept jours, dont Klop fut le témoin².

L'aviation en était encore à ses premiers balbutiements. Les accidents étaient monnaie courante. Avec le développement des mitrailleuses montées dans le cockpit et synchronisées

1. Hans Speidel, *Aus unserer Zeit*, p. 25-26.

2. LB-W(S) M430/3 Bü11668.

avec les pales de l'hélice, les combats aériens devenaient plus meurtriers. Jusqu'alors, les pilotes ennemis se tiraient dessus au pistolet ou se lançaient des grenades. Klop prétendait être une fois sorti indemne d'un cockpit criblé de balles dont certaines auraient transpercé son bonnet sans le blesser. Il aimait à affirmer qu'il avait été secouru par le Baron rouge, Manfred von Richthofen. En avril 1917, Klop se vit confier des opérations de reconnaissance plutôt que de chasse. Il était chargé de repérer pour l'artillerie les cibles sur le front de l'Ouest et, occasionnellement, de larguer des bombes.

C'est à ce moment que Peter et lui se retrouvèrent réunis au sein de l'escadrille A250. Leur fraternité d'armes sera de courte durée. Au matin du vendredi 13 juillet 1917, Peter Ustinov vint s'asseoir au bout du lit de son frère pour lui dire au revoir avant de décoller pour une mission pacifique : avec des banderoles blanches fixées aux ailes de son avion, il se rendait derrière les lignes ennemies pour parachuter des sacs de courriers de prisonniers de guerre anglais. Les artilleurs de la défense antiaérienne britannique ne virent pas les rubans blancs. Peter Ustinov et son pilote Georg Fick trouvèrent la mort dans le no man's land de Hollebeke, un peu au sud d'Ypres. Pour Klop, qui dirigea l'équipe de secours envoyée récupérer leurs dépouilles, ce fut une expérience bouleversante. Un mois plus tard, il reçut la croix de fer de 1^{re} classe, puis, en septembre, la Ritterkreuz ou croix des chevaliers, une double croix de fer en réalité. Il continuait de voler, mais les registres sur lesquels devaient figurer les actes lui ayant valu ces distinctions furent détruits au cours de la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, après la disparition de son frère, Klop n'avait sans doute que faire des médailles. En souvenir de lui, il prénommera son unique fils Peter¹.

En juillet 1918, Klop obtiendra une seconde Ritterkreuz, couplée cette fois à une autre distinction : l'ordre de Frédéric, une décoration créée au XIX^e siècle pour les nobles qui servaient dans les rangs des régiments du royaume de Wurtemberg. En octobre, quelques semaines avant la fin du conflit, il fut transféré du front à un bureau du ministère de la Guerre dans le Wurtemberg. Lorsqu'il s'était engagé, il s'était décrit comme

1. Nadia Benois, *Klop*, p. 57-63.

protestant évangéliste. Au moment de signer ses papiers de démobilisation, il n'avait plus de religion.

Il s'installa bientôt à Berlin, puis entreprit de chercher un emploi civil. Il abandonna l'idée d'être diplomate. Représenter à l'étranger un pays vaincu et voué aux gémonies n'aurait peut-être pas été la meilleure manière de mettre en valeur ses talents, mais la voie qu'il choisit n'était guère meilleure. Grâce à des amis influents, il se retrouva nommé peu après au Wolff Telegraphisches Büro, l'agence de presse nationale allemande, en tant que correspondant à Londres, probablement la pire affectation possible. L'agence avait été fondée en 1849 par Bernhard Wolff, peu avant que son ancien collègue Julius Reuter ne lance à Londres celle qui porterait son nom. Les deux hommes avaient auparavant travaillé ensemble à Paris pour l'agence Havas. Ces trois agences étaient les grandes puissances du reportage international, mettant souvent en commun leurs informations ou partageant les câbles télégraphiques qui permettaient de communiquer rapidement dans le monde entier. L'importance stratégique de la technologie en matière de communication avait été reconnue durant la guerre, en particulier par la Grande-Bretagne, qui s'était efforcée de contrôler les moyens de transmission non seulement en Europe, mais aussi avec l'Amérique et l'Extrême-Orient. L'interception de données diplomatiques ou militaires à des fins de renseignement et de propagande avait joué pour elle un rôle stratégique non négligeable. De la même façon, l'agence Wolff avait été utilisée avant et pendant le conflit par le ministère des Affaires étrangères allemand pour contrer la suprématie coloniale britannique et faire passer le message de l'Allemagne.

La nouvelle profession de Klop n'était donc pas si éloignée que cela de la diplomatie – en fait, elle constituait même une couverture idéale. Klop se préparait à devenir espion.

Alors qu'il attendait le feu vert des autorités britanniques pour se rendre à Londres, il fut envoyé par son agence aux Pays-Bas, d'où il traita les nouvelles tant hollandaises qu'anglaises. En 1919, l'ambassadeur allemand à La Haye était Friedrich Rosen, un orientaliste qui avait grandi en Palestine et avait été consul d'Allemagne à Jérusalem au début du siècle. Ayant dirigé en 1905 une mission allemande en Éthiopie, il avait certainement dû rencontrer le baron Platon Ustinov et la famille

de Moritz Hall. Klop se présenta à lui et fit la connaissance du conseiller de l'ambassade, le baron Adolf Georg Otto « Ago » von Maltzan. Rosen sera brièvement ministre des Affaires étrangères de la République de Weimar et il aura des échanges animés avec son homologue soviétique, Gueorgui Tchitcherine, en vue d'opérer un *rapprochement*¹ entre les deux pays². Mais le véritable artisan du renouveau allemand fut Maltzan qui, à peine l'encre sèche au bas du traité de Versailles, entreprit de le saboter en secret.

Au cours des trois premières années de la guerre, l'Allemagne et la Russie avaient été dans des camps opposés mais, après la révolution de 1917, les hostilités entre les deux nations avaient officiellement cessé. Par conséquent, les Russes furent écartés des négociations du traité de Versailles. En outre, certains soldats allemands avaient uni leurs forces à celles des Russes blancs, lesquelles bénéficiaient déjà du soutien des Britanniques et des Français dans leur tentative de renversement des nouveaux dirigeants communistes. Après l'essoufflement de ces diverses rébellions, des centaines de milliers de combattants de part et d'autre se retrouvèrent en rade dans les États de la Baltique ou prisonniers de chaque côté. On estime qu'il y avait quelque cent mille Allemands détenus en Russie et un million deux cent mille Russes entre les mains des Allemands. En 1919, Maltzan fut nommé commissaire chargé du rapatriement de ces soldats déplacés. Les circonstances étaient idéales pour infiltrer des agents, et Maltzan, qui avait été secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Saint-Petersbourg, en profita pleinement.

Il était convaincu que le redressement économique et politique allemand passait par la Russie, bolchevique ou pas. Cette dernière avait besoin de la compétence technique de l'Allemagne qui, pour sa part, convoitait les matières premières et le vaste réservoir de main-d'œuvre de la Russie. Les réparations punitives exigées par les Alliés signifiaient que l'avenir ne se situait pas à l'Ouest. Maltzan bâtit toute sa carrière sur ce concept. En 1921, il fut directeur du département Orient du ministère des Affaires étrangères allemand, puis, en 1922,

1. En français dans le texte.

2. Robert Service, *Spies and Commissars. Bolshevik Russia and the West*, p. 227.

secrétaire d'État et plus proche conseiller du ministre des Affaires étrangères Walther Rathenau, qui avait signé le traité de Rapallo grâce auquel l'Allemagne put, en fin de compte, profiter d'installations militaires secrètes en Union soviétique.

En 1919 et en 1920, l'Allemagne ne disposait pas de représentation diplomatique régulière à Moscou et il lui tardait de placer des observateurs non officiels à même de lui apporter des informations de première main sur le chaos qui entourait le nouveau régime. L'une des premières sources de Maltzan fut un sympathisant communiste, Wolfgang Breithaupt, éditeur d'une petite revue d'excellent renom appelée *Le Monde en trois langues* et publiée à La Haye en quatre langues, en réalité – anglais, français, néerlandais et allemand –, par une organisation pacifiste nommée Pacific-World-Union. On pouvait y lire les contributions d'un certain nombre de correspondants anglais, dont le romancier D. H. Lawrence, qui écrivit une série de quatre articles sur la démocratie. Il avait connu la revue grâce à l'écrivain pacifiste Douglas Goldring, qui en avait visité les bureaux au 45 de la rue Van Imhoff et se souvenait qu'elle était dirigée par des Allemands prétendant appartenir à l'Internationale ouvrière socialiste. Selon lui, il s'agissait d'agents des services secrets¹. On a découvert depuis qu'entre novembre 1919 et mars 1920, la revue avait servi de façade pour recueillir des renseignements en provenance de Russie, le tout financé par Maltzan qui récoltait ensuite auprès de Wolfgang Breithaupt le fruit de leurs investigations. En janvier 1920, il versa ainsi au journaliste italien F. P. Giuntini une rémunération relativement modeste de huit mille marks pour un prétendu voyage de recherche à travers la Russie en vue de rédiger des articles pour un journal italien. Un mois plus tard, un homme d'affaires allemand utilisant le nom d'emprunt de Knoll reçut trente mille marks afin de faire le commerce de médicaments confisqués ou interdits à l'export dont les autorités d'Union soviétique avaient désespérément besoin, tout en mettant à profit son séjour pour donner une évaluation objective des derniers événements politiques en Russie. Le consul d'Allemagne à Vyborg, une ville finlandaise

1. D. H. Lawrence, *Reflections on the death of a Porcupine and other essays*, p. xxix de l'introduction.

située juste de l'autre côté de la frontière, à seulement cent trente kilomètres au nord-ouest de Saint-Petersbourg, apportait sa touche à l'édifice avec des informations glanées dans les journaux bolcheviques et auprès d'informateurs disposés à effectuer la périlleuse traversée nocturne de la ligne de démarcation¹. Julius Borchardt et Georg Klemperer, deux médecins allemands appelés à Moscou pour traiter les mystérieuses migraines persistantes de Lénine, rapportèrent à leur retour leurs observations à Maltzan. En 1919, un journaliste néerlandais du nom de Fabius, en déplacement semi-officiel, fut arrêté à la frontière russe non sans avoir réussi à transmettre au préalable des copies de lettres échangées par Staline, Lénine et Félix Dzerjinski, le chef de la Tchéka².

Parallèlement, Maltzan tenait à Berlin des discussions secrètes avec Viktor Kopp, le représentant de la Croix-Rouge russe dans la capitale, et élaborait avec le général Neill Malcolm, le chef de la mission militaire britannique, des stratégies visant à renverser les bolcheviques. Même si la Grande-Bretagne donnait l'impression de vouloir contrer la prise de pouvoir des communistes en Russie, Maltzan était aussi conscient que le Premier ministre Lloyd George voyait dans l'ouverture du marché russe aux exportations britanniques une solution potentielle au problème du chômage dans son pays. Maltzan était déterminé à lui griller la politesse. En apparence, le Royaume-Uni essayait de faire tomber le régime bolchevique, alors que l'Allemagne s'efforçait d'établir de bonnes relations avec lui, malgré les différences idéologiques. La réalité était un peu plus compliquée³.

Klop était un candidat naturel au recrutement. Il avait d'impérieuses raisons personnelles de se rendre en Russie : il n'avait plus de nouvelles de ses parents et de sa sœur. Au début de la guerre, ils avaient entretenu une correspondance par l'intermédiaire de Katia, la sœur cadette de sa mère, qui vivait en Bulgarie et s'arrangeait pour faire transiter les courriers par la Suède ou la Suisse. Mais après la révolution de

1. Neils Joeres, *Der Architekt von Rapallo*, p. 141-144.

2. Ingmar Sütterlin, *Die « Russische Abteilung » des Auswärtigen Amtes in der Weimarer Republik*, p. 155.

3. Josef Korbel, *Poland between East and West*, p. 76.

1917, Klop perdit le contact et décida d'aller en Russie pour savoir ce qui leur était arrivé. Ce n'était pas le genre de voyage que l'on entreprenait inconsidérément, sans amis ni soutiens. Friedrich Rosen et Ago von Maltzan pouvaient l'aider à forcer la porte, mais ensuite il lui faudrait se débrouiller par ses propres moyens. Mieux valait ne pas penser aux conséquences, si d'aventure il était trahi ou capturé.

Il n'avait sans doute pas imaginé un seul instant qu'il trouverait là-bas une future épouse à l'esprit indépendant, dotée d'une grande force de caractère et d'un talent artistique, qui, de son côté, cherchait à ce moment-là un chevalier blanc.

3

NADIA

Alexandre Benois manqua la première mondiale de *La Belle au bois dormant*, de Tchaïkovski, au théâtre Mariinsky de Saint-Pétersbourg le 15 janvier 1890. Son ami Dimitri Philosophoff le traîna à la deuxième ou troisième soirée, ayant entendu dire que le ballet n'était finalement pas si mauvais que cela. Le travail précédent du compositeur, *Le Lac des cygnes*, n'avait pas été bien accueilli. Pour Benois, ce fut une révélation et il assista à toutes les représentations jusqu'au mois de mars. L'impact de cette œuvre sur lui et ses amis fut tel qu'il modifia durablement leur approche de l'art, du ballet et de la musique. Il ira jusqu'à affirmer que, sans elle, il n'y aurait pas eu de Ballets russes¹.

Le chef-d'œuvre de Tchaïkovski avait éveillé en Alexandre Benois l'élan créatif qui amènerait à la fondation de *Mir iskusstva* (Le Monde de l'art), la revue phare des courants esthétiques et Art nouveau de Saint-Pétersbourg au début du siècle dernier. Benois et Philosophoff, secondés par l'immense imprésario de ballets Serge de Diaghilev, ainsi que par l'artiste Léon Bakst, constituaient la force culturelle motrice de la cité, dont l'épicentre allait être le théâtre Mariinsky, lieu d'éclosion des plus grands talents de la danse et de la musique

1. Alexandre Benois, *Memoirs*, vol. II, p. 59-61.